LAURENT GIRARD

Éloges du fouet

NOUVELLES

Laurent Girard

Éloges du fouet

© Laurent Girard, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-2128-5

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce livre contient des scènes de sexualité et de domination entre adultes consentants. Il est réservé à un public majeur.

Ouverture

Vous qui ouvrez ce livre, vous avez peut-être hésité. Le titre a pu vous sembler une provocation, ou une promesse, ou les deux à la fois. Vous l'avez tenu un moment entre vos mains avant de soulever la couverture, comme on tient un objet dont on ne sait pas encore s'il va brûler.

Il ne brûlera pas. Ou pas comme vous le croyez.

On a fait du fouet l'emblème de la cruauté, du maître de plantation, du dompteur, du bourreau. On a oublié qu'entre deux êtres qui l'ont choisi, il peut être tout autre chose : une langue. Une langue qui ne ment pas, parce qu'elle n'a pas le temps de mentir. Une langue qui exige de celui qui la parle une attention totale, et de celle qui l'écoute une confiance entière. Il n'y a pas de fouet sans regard. Il n'y a pas de fouet sans consentement. Ce livre ne parle que de cela.

Vous y rencontrerez douze femmes. Elles ne se ressemblent pas. L'une, toute jeune encore, tremble au bord d'un seuil, une autre a passé la cinquantaine et nomme ses instruments comme les membres d'une famille. L'une plaide devant un tribunal avec la main de son amant écrite dans le dos, une autre vient d'enterrer sa mère et apprend que le fouet sait aussi se taire. Elles ont en commun d'avoir choisi. Aucune n'est une victime. Toutes sont souveraines dans leur abandon.

Vous rencontrerez aussi douze hommes, et vous verrez qu'ils ne sont pas ce qu'on imagine. Ils doutent, ils s'exercent en secret, ils retiennent leur bras, ils lisent un dos comme on lit un visage. Leur pouvoir n'est rien sans ce qu'elles leur donnent, et ils le savent.

Ces douze nouvelles forment un cycle, comme les heures d'un cadran ou les mois d'une année. On y va de la première peur au soir de la vie, en tournant le fouet d'un quart de tour à chaque station, pour en montrer une face nouvelle : la voix, le son, l'apprentissage, la peur, la confiance, la faute, la marque, le don, le refus, la gratitude, le temps.

Lisez-les dans l'ordre, ou au hasard. Lisez-les seule, la nuit, ou à voix haute pour quelqu'un. Mais lisez-les avec attention. C'est tout ce que le fouet demande. C'est tout ce que ces femmes demandent. C'est, au fond, la forme la plus rare de la générosité.

I
La voix

Une chambre, le soir. Une seule lampe, posée au sol, éclaire le bas des murs et laisse le plafond dans l'ombre. Le fouet est posé sur le lit, entre eux, comme un troisième interlocuteur. Elle est debout près de la porte, encore en manteau. Il est assis dans le fauteuil, les jambes croisées.

LUI. — Tu le regardes depuis que tu es entrée.

ELLE. — Je le salue. On ne passe pas à côté de lui comme à côté d'un meuble.

LUI. — Tu en parles comme d'une personne.

ELLE. — Comme d'une voix, plutôt. Votre main se tait, parfois. Lui, jamais. Il dit exactement ce que vous voulez dire, ni plus, ni moins.

LUI. — Enlève ton manteau. Et continue.

Elle déboutonne son manteau sans le quitter des yeux, le pose sur le dossier d'une chaise. Elle porte une robe sombre, fermée jusqu'au cou.

LUI. — Il dit la douleur.

ELLE. — C'est ce que croient ceux qui ne l'ont jamais reçu. La douleur n'est que l'accent. Ce qu'il dit, c'est que vous êtes là. Tout entier. Qu'à cet instant vous ne pensez à rien d'autre qu'à moi.

LUI. — Et la caresse ne le dit pas ?

ELLE. — La caresse peut mentir. On caresse en pensant à autre chose, on caresse par habitude, par politesse presque. Le fouet ne tolère pas la distraction. Un geste négligent, et il blesse là où il ne devait pas. Il oblige celui qui le tient à une attention sans faille. C'est cela que j'aime en lui : il vous rend attentif.

LUI. — C'est donc de moi que tu fais l'éloge, et non de lui.

ELLE. — Je fais l'éloge de ce qu'il fait de vous. Et de ce qu'il fait de moi.

LUI. — Qu'est-ce qu'il fait de toi ?

ELLE. — *(Un temps.)* Il me ramène. Je vis dispersée, Monsieur. Le jour, je suis dix femmes à la fois, je pense à ce qui vient, à ce qui est passé, à ce qu'on attend de moi. Le premier coup me rassemble. Il n'y a plus que la peau, et le souffle, et l'attente du suivant. Je ne connais pas d'autre chose au monde qui me rende aussi entièrement présente.

LUI. — L'attente du suivant. C'est elle que tu aimes, au fond.

ELLE. — Peut-être. Le silence entre deux coups est ce qu'il y a de plus beau dans le fouet. C'est là que vous décidez. C'est là que je vous appartiens.

Il se lève. Il ne prend pas le fouet. Il vient derrière elle et défait lentement

les boutons de sa robe, un à un, depuis la nuque. Elle ferme les yeux.

LUI. — Tu as beaucoup réfléchi à tout cela.

ELLE. — J'ai eu le temps. Toute la semaine. Dans le métro, au bureau, pendant les réunions. Je pensais à lui. À ce qu'il dirait ce soir.

LUI. — Et que dira-t-il ?

ELLE. — Je ne sais pas. C'est vous qui le ferez parler.

La robe glisse de ses épaules et tombe à ses pieds. Elle reste immobile, dans la lumière basse de la lampe. Il revient au lit, prend le fouet, le soupèse sans le dérouler.

LUI. — On dit que c'est l'instrument de la cruauté. Celui des marchés d'esclaves, des dompteurs, des bourreaux.

ELLE. — On le dit. On dit aussi que la parole sert à mentir. Ce n'est pas une raison pour se taire.

LUI. — Tu le défends bien.

ELLE. — Je ne le défends pas. Je le loue. Ce n'est pas la même chose. Défendre, c'est répondre à une accusation. Louer, c'est dire ce qu'on aime.

LUI. — Alors dis-moi ce que tu aimes. Exactement. Je ne veux pas une idée. Je veux ton corps.

Il déroule le fouet. La tresse s'étend sur le parquet avec un bruit sourd, presque doux. Elle tressaille.

ELLE. — J'aime ce bruit-là. Celui qu'il fait en se déroulant. C'est le premier mot qu'il prononce. Il dit : je suis réveillé.

LUI. — Et ensuite ?

ELLE. — Ensuite, j'aime le silence. Quand vous reculez pour prendre votre distance et que je ne vous vois plus. Je vous entends respirer derrière moi. Je sens mon dos qui se prépare, qui se tend, qui s'ouvre aussi. Ma peau devient une oreille.

Il recule. Elle se tourne vers le mur, sans qu'il le lui demande, et pose les paumes à plat. Un long silence.

LUI. — Continue.

ELLE. — *(La voix plus basse.)* Ensuite, il y a le sifflement. Le bras qui part, l'air qui se déchire. C'est très court. C'est le moment où je ne peux plus rien. Où tout est décidé. Où je…

Le fouet siffle et tombe en travers de ses omoplates. Elle s'interrompt net. Sa respiration se brise, puis revient, profonde.

LUI. — Où tu quoi ?

ELLE. — *(Elle reprend son souffle.)* Où je cesse de parler. Vous voyez. Il a fini

ma phrase mieux que moi.
LUI. — Qu'a-t-il dit ?
ELLE. — Il a dit : ici. Exactement ici. Il a posé une ligne sur moi comme on souligne un mot dans un livre. Je la sens. Je pourrais la dessiner les yeux fermés.

Il frappe de nouveau, plus bas. Elle gémit, mais ne bouge pas les mains.

LUI. — Et celui-ci ?
ELLE. — Celui-ci a dit : encore. Il a dit : tu croyais savoir, et tu ne savais pas. Il a dit… *(Sa voix tremble.)* Il a dit que vous me regardiez.
LUI. — Je te regarde.
ELLE. — Je sais. C'est pour cela qu'il ne ment pas.

Les coups suivants tombent lentement, avec de longs silences entre eux. Elle ne parle plus qu'en souffles, en mots isolés. Merci. Oui. Là. Puis plus rien que sa respiration et le bruit sec du cuir. Quand il s'arrête enfin, elle reste longtemps contre le mur, le front sur ses mains.

LUI. — *(S'approchant, très bas.)* Tu ne fais plus d'éloge.
ELLE. — Non.
LUI. — Pourquoi ?
ELLE. — Parce qu'il a parlé à ma place. Tout ce que je vous ai dit ce soir, il vient de le dire mieux, et plus court. C'est cela, au fond, son plus grand mérite. Il rend les éloges inutiles.

Il pose la main à plat sur son dos, sur les lignes chaudes. Elle frissonne sous sa paume.

LUI. — Alors pourquoi en faire un ?
ELLE. — *(Elle tourne enfin la tête vers lui. Elle sourit, les yeux mouillés.)* Pour avoir le droit de recommencer. On ne fait jamais l'éloge d'une chose qu'une seule fois.

Il pose le fouet sur le lit, entre eux, là où il était au début. La lampe éclaire toujours le bas des murs. Elle ne quitte pas des yeux la tresse sombre, immobile, qui attend.

I I
Le sifflement

Il avait éteint toutes les lampes sauf celle du couloir, et cette lumière venue d'ailleurs posait sur le parquet une bande pâle où Mathilde se tenait à genoux. Le bandeau était de soie noire, assez serré pour qu'elle sente le nœud contre sa nuque à chaque mouvement de tête. Elle avait cessé de bouger la tête.

Elle l'entendait marcher autour d'elle. Ses pas sur le bois, lents, qui s'arrêtaient puis reprenaient, et entre eux ce silence où elle cherchait sa respiration à lui pour savoir où il était.

— Tu as froid, dit Raphaël.

Ce n'était pas une question. Elle avait la chair de poule sur les bras, sur le haut du dos que la robe ouverte laissait nu. Elle n'avait pas froid.

— Non, Monsieur.

— Alors c'est autre chose.

Il y eut un bruit qu'elle ne reconnut pas d'abord, un frottement de cuir qu'on déroule, qui glisse sur lui-même comme une bête qui s'éveille. Son ventre se creusa. Elle savait ce que c'était. Elle l'avait vu, l'après-midi, posé sur la table de la cuisine, long et brun, avec cette tresse fine qui se rétrécissait jusqu'à n'être plus qu'un fil. Elle l'avait regardé comme on regarde un serpent dans un vivarium, avec la vitre entre soi et lui. Ce soir il n'y avait pas de vitre.

L'air se déchira.

Ce fut un son si net, si proche, qu'elle eut un sursaut de tout le corps, et qu'un petit cri lui échappa avant qu'elle ait pu le retenir. Puis rien. Pas de douleur. Elle attendit la brûlure qui devait venir, la chercha sur sa peau, sur ses épaules, sur ses reins. Il n'y avait rien. Seulement son cœur qui battait dans sa gorge, dans ses tempes, entre ses cuisses.

— Il ne t'a pas touchée, dit-il.

— Je sais.

— Tu as crié quand même.

Elle ne répondit pas. Elle sentait la honte lui monter aux joues, et sous la honte quelque chose de plus trouble, de plus chaud.

Le fouet chanta de nouveau, à gauche cette fois, plus loin. Elle ne cria pas. Elle serra les mains sur ses genoux et sentit le tissu de sa robe se froisser sous ses doigts. Le claquement se répercuta contre les murs, s'éteignit dans les rideaux. Elle avait l'impression d'avoir été frôlée par un oiseau.

— Parle-moi, dit Raphaël. Dis-moi ce que tu entends.

Elle chercha les mots. C'était étrange de devoir penser maintenant, avec ce corps qui ne lui obéissait plus tout à fait.

— J'entends d'abord le bruit de votre bras. Un souffle. Comme quand on secoue un drap avant de le plier. Et puis le fouet qui part, qui siffle, de plus en plus aigu. Et puis le claquement au bout, et c'est là que tout mon corps se ferme.

— Pourquoi se ferme-t-il, puisque rien ne le touche ?

— Parce qu'il ne sait pas. Il croit que ce sera lui, à chaque fois.

Elle l'entendit sourire. On peut entendre un sourire, elle l'avait toujours su, mais elle ne l'avait jamais aussi bien su qu'à ce moment-là, dans le noir de la soie.

— Alors c'est ton corps qui est bête, ou c'est ton esprit qui est malin ?

— C'est mon corps qui a raison, Monsieur. Il sait que vous pouvez. Il sait que vous déciderez. Il n'y a pas de différence pour lui entre le coup qui vient et le coup qui pourrait venir.

Le fouet siffla encore, au-dessus de sa tête, si près qu'elle sentit le déplacement de l'air dans ses cheveux. Elle ferma les yeux sous le bandeau, ce qui n'avait aucun sens, et pourtant elle les ferma. Un frisson lui descendit le long de la colonne, jusqu'au creux des reins, et resta là, ramassé, palpitant.

Il s'approcha. Elle le sut à l'odeur, cette odeur de laine et de peau qu'elle aurait reconnue dans une foule, et à la chaleur qui venait de lui. Il s'accroupit devant elle. Il ne la toucha pas.

— Tu veux qu'il te touche.

Ce n'était toujours pas une question. Elle avala sa salive.

— Oui.

— Dis-le mieux.

— Je veux qu'il me touche, Monsieur. Je veux savoir où. Je ne supporte plus de ne pas savoir.

— Tu le supporteras.

Il se releva. Elle entendit le cuir traîner sur le parquet, ce bruit doux, presque tendre, de la tresse qui glisse en arrière, qui se prépare. Elle tendit le dos sans le vouloir, offrit la peau nue de ses épaules comme on tend la joue. Elle attendit.

Le sifflement vint, plus long que les autres, et elle crut que cette fois c'était pour elle, elle le crut de toute sa chair, chaque parcelle de sa peau s'ouvrit pour le recevoir. Le claquement éclata tout près de son épaule.

Elle se mit à trembler.

Ce n'était pas la peur. C'était quelque chose de plus profond, une vibration qui